

Une proposition de parcours autour de la querelle de « l'animal-machine »
à partir de la fable de La Fontaine, « Le Discours à Mme de la Sablière »

Programme : Semestre 2 : les représentations du monde

Plus particulièrement les deux axes « **Décrire, figurer, imaginer** », et « **l'homme et l'animal** »

Introduction :

Contexte : les avancées de la science bousculent la tradition

L'animal est assurément au centre du dispositif de la fable, et la peinture des animaux dans les Fables ne peut en aucun cas être considérée comme réaliste : les animaux sont humanisés afin de favoriser la lecture morale du conte (l'attribution du langage articulé aux animaux est bien sûr l'indice le plus manifeste de cette humanisation).

La fiction de l'animal permet de représenter l'homme en lui ôtant le masque des bienséances, de la convenance.

⇒ Il s'agit bien de connaître l'homme en s'aidant pour cela de l'animal.

JEAN DE LA FONTAINE : « JE ME SERS D'ANIMAUX POUR INSTRUIRE LES HOMMES »



Selon le 1^{er} axe d'étude du programme, on pourrait alors dire que dans la fable l'animal est moins *décrit* que *figuré*, et cela afin de faire connaître l'homme à travers lui (un peu à la manière d'une allégorie).

La Fontaine est bien l'héritier d'une tradition remontant à l'Antiquité, qui attribue à l'animal des traits culturels (et non selon un souci d'exactitude zoologique).

Néanmoins un changement notable s'amorce néanmoins au milieu du 17^e siècle, avec les premiers pas de la zoologie moderne.

⇒ L'observation naturaliste et l'expérience anatomique renouvellent l'histoire naturelle.

L'animal est alors davantage *décrit*, au moyen d'une observation minutieuse, plutôt que *figuré*.

Ce qui est intéressant avec La Fontaine, c'est que la tradition des bestiaires rencontre alors les avancées récentes de la science, en particulier dans les Fables du second recueil. Les créatures parlantes des fables sont en quelque sorte des êtres hybrides, ni tout à fait animales, ni tout à fait humaines.

La rencontre de ces deux influences va faire naître une certaine **dualité** entre :

- d'un côté **la représentation symbolique de l'animal**

Il y a de ce point de vue des codes bien installés dans le bestiaire traditionnel, que La Fontaine reprend : les animaux peuvent ainsi représenter des catégories sociales, comme le lion symbolisant le souverain ; ou symboliser un trait de caractère, comme la pie pour le bavardage.

- d'un autre côté **une représentation plus naturaliste de l'animal**

L'observation zoologique s'autorise plus de souplesse, elle est davantage marquée par un souci du pittoresque (l'animal étant par exemple mis en scène dans son environnement).

Or cette tension est d'autant plus vive chez la Fontaine que ce dernier a réellement la volonté de débattre des questions scientifiques de son temps.

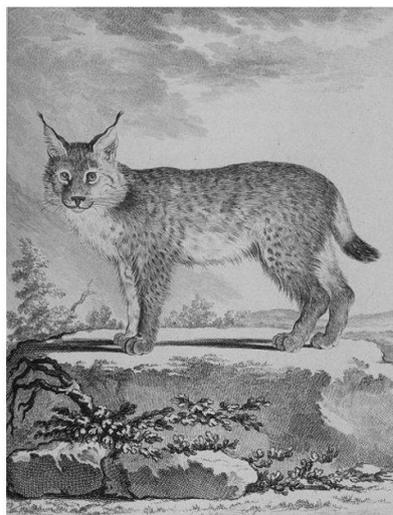
- ⇒ Dans le salon de Mme de la Sablière, le poète a eu l'occasion de rencontrer des savants (astronomes, médecins, philosophes...), et ces discussions vont assurément féconder l'imaginaire de la Fontaine.

La Fontaine introduit ainsi de nouvelles espèces, connues par les récentes expéditions et récits de voyage :

Castors du Canada, chats huants ...

Dans le 2^e recueil des fables en particulier, on peut ainsi noter un infléchissement de l'animal – symbole vers l'animal – réel, avec un souci nouveau d'exactitude et d'observation : la Fontaine continue à peindre l'animal pour ce qu'il signifie, mais aussi à peindre l'animal pour lui-même.

« Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée » note par exemple le poète dans la conclusion de sa Fable « Les Souris et le Chat – huant » (XI, 9).



Dessiné par [Jacques de Sève](#).
Illustration de l'*Histoire des Quadrupèdes* de [Buffon](#). BNF

⇒ Piste pour un travail avec les élèves :

Il pourrait être intéressant d'étudier avec eux certains dessins de **Charles le Brun et la physiognomonie**.

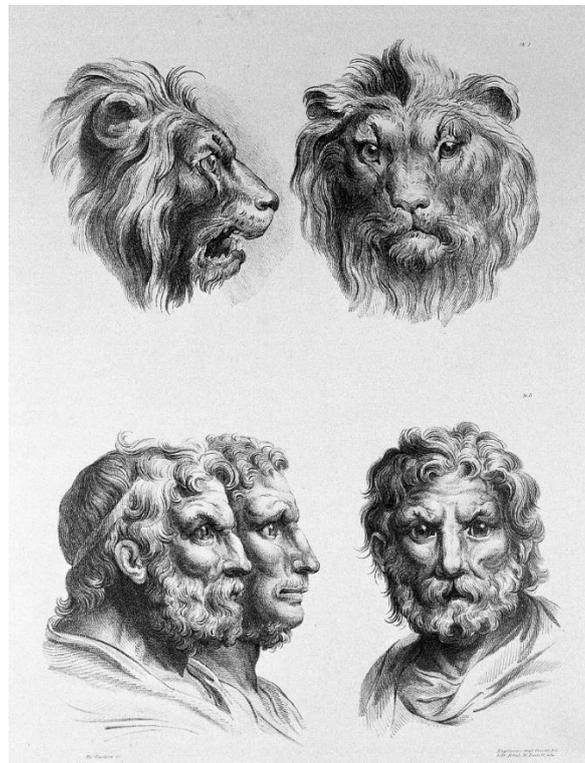
Artiste contemporain du fabuliste, le peintre du roi Charles Le Brun donne en 1671 deux conférences à destination des jeunes talents de l'Académie royale de peinture et de sculpture, la 2^e conférence étant elle-même illustrée par quelque 250 dessins.

La physiognomonie, étude comparée visant à établir des correspondances entre les traits du visage humain et les traits des différentes espèces animales, y est alors présentée comme une piste pour permettre au peintre de rendre l'expression des sentiments (ce qui est une difficulté redoutable en peinture, qui ne peut s'appuyer ni sur l'usage de la parole, ni le mouvement).





Pour Charles le Brun, c'est avant tout une question de proportions : si on accentue les traits dominants du visage d'un individu, on obtient l'animal correspondant, et comme chaque espèce animal est censée être animée par un trait de caractère majeur (l'agressivité pour le loup, le courage et la fierté du lion, la ruse du renard...), ce sont là autant d'indications précieuses que le peintre peut exploiter. Les types animaux deviendraient alors une clé de lecture possible des passions humaines, un « alphabet hiéroglyphique pour trouver les traits de physionomie identifiant un jaloux, un envieux, un courageux, un tyran etc. »¹.



¹ Article de Patrick Dandrey consacré à la physiognomonie animalière dans le numéro de la revue « Les trésors de la culture » consacré aux Fables de la Fontaine (mars-avril-mai 2019)

Venons-en maintenant à la fable que nous nous proposons d'étudier plus particulièrement,

le Discours à Madame de la Sablière (IX, 20)

Il n'est pas rare, en cours philosophie, d'utiliser des Fables de La Fontaine comme support pour aborder des notions ou des problématiques philosophiques.

A titre d'exemples :

- La Fable « Le Loup et le Chien » résume à merveille la tension entre désir de liberté et désir de sécurité ;
- Alain a consacré une étude à la Fable « Le loup et l'agneau » sur la question de la justice ...

Mais ici, la fable que nous allons étudier se veut explicitement philosophique : le Discours à Madame de la Sablière, qui clôt le livre IX, est pensé par La Fontaine comme une vulgarisation plaisante d'une discussion sur la question « les animaux ont-ils une âme ? », sous la forme libre des entretiens du Salon.

La Fable s'inscrit également dans la tradition des poèmes scientifiques.

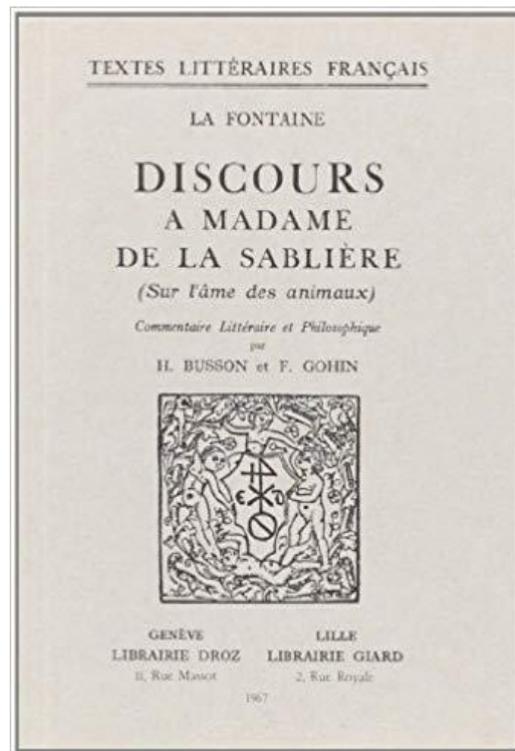
Dans cette longue fable, La Fontaine donne d'abord la parole à ceux qui contestent que les animaux aient une âme (doctrine des Cartésiens). Mais il ne le fait que pour mieux réfuter leurs arguments, et établir que les animaux sont des êtres dotés de sensibilité et d'intelligence.

Rm : la fable étant très longue (237 vers), il convient d'en établir au préalable le plan global avec les élèves.

PLAN GLOBAL DE LA FABLE

- Vers 1 à 23 : Eloge à Mme de la Sablière
- Vers 24 à 68 : 1^e présentation de la thèse cartésienne de l'animal – machine
- Vers 68 à 139 : objections de La Fontaine à cette thèse, au moyen de 4 récits mettant en scène des animaux (cerf, perdrix, castors, renards)
- Vers 140 à 178 : Retour à la thèse cartésienne (mémoire purement corporelle des animaux, par distinction avec l'âme dont les hommes sont dotés) (exposé des difficultés soulevées par la thèse cartésienne concernant l'union de l'âme et du corps)
- Vers 179 à 198 : la fable « Les Deux rats, le Renard et l'œuf »
- Vers 199 à 237 : Théorie de La Fontaine sur l'intelligence des animaux, et les « deux âmes » de l'homme

L'étude s'appuiera sur l'analyse de 4 passages extraits de la fable, avec quelques exemples de questions qui pourraient être utilisées comme points d'entrée avec les élèves. Puis une mise en perspective de ces extraits est proposée avec d'autres textes ou documents selon les besoins de l'étude et de la réflexion.



Etude du 1^e extrait - Vers 25 à 52

Contexte :

Cet extrait prend place immédiatement après l'éloge à Madame de la Sablière, qui occupe les 24 premiers vers de la fable. La Fontaine y divinise le nom de son hôtesse (« Iris »), témoignage d'admiration et de reconnaissance pour celle qui fut sa protectrice.

« Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
 Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits
 De certaine Philosophie
 Subtile, engageante, et hardie.
 On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
 Ouï parler ? Ils disent donc
 (30) Que la bête est une machine ;
 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
 Nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps.
 Telle est la montre qui chemine,
 A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
 Ouvrez-la, lisez dans son sein ;
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.
 La première y meut la seconde,
 Une troisième suit, elle sonne à la fin.
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle :
 (40) L'objet la frappe en un endroit ;
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
 Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
 L'impression se fait, mais comment se fait-elle ?
 Selon eux, par nécessité,
 Sans passion, sans volonté.
 L'animal se sent agité

De mouvements que le vulgaire appelle
 Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
 (50) Ou quelque autre de ces états.
 Mais ce n'est point cela ; ne vous y trompez pas.
 Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose. »

- On peut commencer par relever dans ce passage les mots et expressions qui caractérisent les actions de l'animal selon la philosophie cartésienne ici résumée par La Fontaine.

En relevant des expressions comme « sans choix », « nul sentiment, « point d'âme », « sans passion, sans volonté », on peut déjà noter l'abondance des tournures négatives et/ou privatives.

- ⇒ L'animal est d'abord caractérisé par ce qu'il n'a pas, ce qui lui fait défaut.
 Il est donc d'emblée placé par ces manques comme inférieur à l'homme qui, lui, va être doté de tous ces attributs.

« L'animal se sent agité » : on peut également relever la tournure passive. L'animal subit, il réagit plus qu'il n'agit.

- Qu'est-ce qu'une machine ?
 Pourquoi la montre en est-elle un exemple représentatif ?

On pourra alors souligner dans cette conception l'importance du mouvement dans la définition du mécanisme (ici à travers le mouvement des aiguilles et des rouages, mouvement régulier qui se communique)

(dans une telle conception, tout phénomène de la nature peut et doit s'expliquer d'après les lois des mouvements matériels)

- Vers 35 : « Ouvrez-la, lisez dans son sein » : pourquoi est-il plus simple pour les hommes de « lire » le fonctionnement d'une machine que celui d'un être vivant ? Quel intérêt peut-il y avoir alors à faire le rapprochement entre les deux ?

Le fonctionnement du vivant étant pour Descartes moins visible (pour une question de taille) et plus sophistiqué, le rapprochement avec le fonctionnement d'une machine (comme une montre) est avantageux pour le progrès de nos connaissances en la matière (voir document complémentaire, extrait des *Principes de philosophie*)

« (...)mouvements que le vulgaire appelle
 Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
 (50) Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela ; ne vous y trompez pas. »

Contre quelle erreur la philosophie cartésienne veut-elle nous prémunir ?

On peut s'appuyer ici sur les éléments que l'on trouve notamment dans la Lettre à Morus, où Descartes pose que l'attribution d'une âme et d'une pensée aux bêtes « a prévenu tous les esprits dès l'enfance ». L'obstacle est ici lié à une habitude, une forme d'accoutumance du jugement enracinée depuis notre plus tendre enfance.

- ⇒ Notons bien qu'il ne s'agit pas d'une simple erreur mais d'une véritable illusion, que le mécanisme a précisément pour objet de déraciner.

Descartes lutte donc contre une certaine tendance à l'anthropomorphisme : il faut cesser de projeter sur l'animal des caractéristiques propres à l'homme.

- Entre la montre (symbole de la machine ici) et l'animal, diriez-vous qu'il y a dans la philosophie cartésienne telle que l'expose ici La Fontaine une **identification** ou une **comparaison** ?

Des expressions telles que « la bête est une machine » ou « Qu'est-ce donc ? Une montre » semblent plaider en faveur d'une identification pure et simple de la machine et de l'animal.

Pourtant, on relève par deux fois l'utilisation du « telle »

- Vers 32 « **Telle** est la montre qui chemine »
 - Puis vers 39 : « la bête est toute **telle** »
- ⇒ Alors il s'agit moins d'une identité que d'une comparaison de leur fonctionnement.

Cette ambiguïté entretenue ici par La Fontaine ne pourra être levée qu'en allant lire directement ce que dit Descartes.

A ce sujet, il sera utile de faire noter aux élèves que dans le texte, Descartes n'est pas d'emblée mentionné (il ne l'est qu'au vers 53, juste après la coupure de notre 1^{er} extrait).

Vers 29 : « **Ils** disent donc »

- ⇒ Que désignent ici le pronom « ils » ?

Il est important de souligner la différence entre le grand penseur qu'est Descartes, et ce que sa doctrine devient ensuite pour ceux qui s'en réclament, au prix d'une certaine rigidification de la pensée.

Prenons soin alors de faire la distinction entre les Cartésiens et Descartes lui-même.

- Vers 36 : « Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde »

L'étude de ce vers peut permettre de résumer avec nos élèves l'un des enjeux du débat.

- Soit la nature entière n'est qu'une minutieuse horloge, et tous ses phénomènes y sont explicables par les lois de la mécanique

(donc pas de différence de nature entre l'inanimé et l'animé : les mêmes lois s'appliquent à l'ensemble des phénomènes naturels)

(l'analyse géométrique et la description mathématique seront alors privilégiées dans l'entreprise de connaissance)

- Soit la nature est un ensemble vivant avec un « esprit », ce qui supposera donc que l'homme, pour le connaître, développe d'autres modes d'approche

Or pour La Fontaine, la poésie est un instrument de connaissance ; d'où sans doute un certain malaise ressenti face au désenchantement du monde, au « silence » du monde produit par le mécanisme, soucieux de rigueur et d'objectivité.

Pour le poète, l'imagination fait participer la pensée à l'ensemble de la vie du monde : il traduit la voix de la nature, et sans doute ce que La Fontaine reproche le plus au cartésianisme est-il le fait de plonger ce monde dans le silence.

(on pourra s'appuyer, pour creuser cet aspect, sur l'épilogue du Livre XI :

« C'est ainsi que ma Muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisait en langue des dieux

Tout ce que disent sous les cieux
 Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
 Truchement de peuple divers,
 Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'univers ;
 Il n'est rien qui n'ait son langage »



Remarque : Il ne faut pas sous-estimer le fait que les élèves abordent la thèse cartésienne de l'animal – machine d'emblée par l'intermédiaire d'un texte qui entend la critiquer.

Documents complémentaires : la théorie des animaux-machines dans l'œuvre de Descartes ; quelques extraits

"Je ne reconnais aucune différence entre les machines que font les artisans et les divers corps que la nature seule compose, sinon que les effets des machines ne dépendent que de l'agencement de certains tuyaux, ou ressorts, ou autres instruments, qui, devant avoir quelque proportion avec les mains de ceux qui les font, sont toujours si grands que leurs figures et mouvements se peuvent voir, au lieu que les tuyaux ou ressorts qui causent les effets des corps naturels sont ordinairement trop petits pour être aperçus de nos sens. Et il est certain que toutes les règles des mécaniques appartiennent à la physique, en sorte que toutes les choses qui sont artificielles, sont avec cela naturelles. Car, par exemple, lorsqu'une montre marque les heures par le moyen des roues dont elle est faite, cela ne lui est pas moins naturel qu'il est à un arbre de produire des fruits. C'est pourquoi, en même façon qu'un horloger, en voyant une montre qu'il n'a point faite, peut ordinairement juger, de quelques-unes de ses parties qu'il regarde, quelles sont toutes les autres qu'il ne voit pas : ainsi, en considérant les effets et les parties sensibles des corps naturels, j'ai tâché de connaître quelles doivent être celles de leurs parties qui sont insensibles".

DESCARTES, *Principes de philosophie* (1644)

« Cependant, quoique je regarde comme une chose démontrée qu'on ne saurait prouver qu'il y ait des pensées dans les bêtes, je ne crois pas qu'on puisse démontrer que le contraire ne soit pas, parce que l'esprit humain ne peut pénétrer dans leur cœur pour savoir ce qui s'y passe. Mais en examinant ce qu'il y a de plus probable là-dessus, je ne vois aucune raison qui prouve que les bêtes pensent, si ce n'est qu'ayant des yeux, des oreilles, une langue, et les autres organes des sens tels que nous, il est vraisemblable qu'elles aient du sentiment comme nous, et que comme la pensée est enfermée dans le sentiment que nous avons, il faut attribuer au leur une pareille pensée. Or comme cette raison est à la portée de tout le monde, elle a prévenu tous les esprits dès l'enfance. Mais il y en a d'autres plus fortes, et en plus grand nombre, pour le sentiment contraire, qui ne se présentent pas si facilement à l'esprit de tout le monde ; comme, par exemple, qu'il est plus probable de considérer que se meuvent comme des machines les vers de terre, les moucheron, les chenilles, et le reste des animaux, que de leur donner une âme immortelle. (...)

Mais la principale raison, selon moi, qui peut nous persuader que les bêtes sont privées de raison, est que, bien que parmi celles d'une même espèce les unes soient plus parfaites que les autres, comme dans les hommes, ce qui se remarque particulièrement dans les chevaux et dans les chiens, dont les uns ont plus de dispositions que les autres à retenir ce qu'on leur apprend, et bien qu'elles nous fassent toutes connaître clairement leurs mouvements naturels de colère, de crainte, de faim, et d'autres semblables, ou par la voix, ou par d'autres mouvements du corps, on n'a point cependant encore observé qu'aucun animal fût parvenu à ce degré de perfection d'user d'un véritable langage, c'est à dire qui nous marquât par la voix, ou par d'autres signes, quelque chose qui pût se rapporter plutôt à la seule pensée qu'à un mouvement naturel. Car la parole est l'unique signe et la seule marque assurée de la pensée cachée et renfermée dans le corps ; or tous les hommes les plus stupides et les plus insensés, ceux même qui sont privés des organes de la langue et de la parole, se servent de signes, au lieu que les bêtes ne font rien de semblable, ce que l'on peut prendre pour la véritable différence entre l'homme et la bête.

Je passe, pour abrégé, les autres raisons qui ôtent la pensée aux bêtes. Il faut pourtant remarquer que je parle de la pensée, non de la vie ou du sentiment ; car je n'ôte la vie à aucun animal, ne la faisant consister que dans la seule chaleur du cœur. Je ne leur refuse pas même le sentiment autant qu'il dépend des organes du corps. Ainsi mon opinion n'est pas si cruelle aux animaux qu'elle est favorable aux hommes, je dis à ceux qui ne sont point attachés aux rêveries de Pythagore, puisqu'elle les garantit du soupçon même de crime quand ils mangent ou tuent les animaux. »

DESCARTES, *Lettre à Morus* (extraits), 5 Février 1649

La Lettre à Morus nous paraît particulièrement indiquée pour la mise en rapport avec la fable de La Fontaine. Cette lettre réaffirme bien sûr la thèse de Descartes sur l'absence de raison des animaux, mais elle montre aussi des marques de prudence de la part du philosophe, qui doivent inviter à ne pas caricaturer sa pensée (ce qu'une certaine postérité n'a bien sûr pas manqué de faire). On pourra noter que Descartes n'ignore en rien les objections qui ne manqueront pas de lui être faites.

On pourra relever avec les élèves plusieurs réserves de la part de Descartes, qui invitent à refuser de faire de ce qui est conçu par lui comme une hypothèse méthodologique un dogme inamovible.

Rm : on peut parler d'hypothèse méthodologique au sens où la théorie des animaux – machines prend place dans l'entreprise cartésienne plus vaste de domination de la nature par la raison humaine ; il s'agit d'éviter les confusions entre âme et corps afin de rendre possible une science rigoureuse et objective. Et de fait, il faudra souligner avec les élèves que le mécanisme en biologie a permis des avancées considérables (exemple de la découverte de la circulation sanguine par l'anglais Harvey à la même époque), et que la notion de mécanisme est toujours utilisée aujourd'hui en biologie.

Parmi ces marques de prudence, on peut noter en particulier l'absence de démonstration, dans un sens comme dans l'autre, qui invite à en rester au stade du « plus probable », et la reconnaissance du sentiment des bêtes.

Pour l'anecdote, on ne confondra donc pas la théorie de Descartes avec ce que la postérité a pu en faire, comme au travers de cette anecdote de Fontenelle rendant visite à Malebranche, souvent reprise ;

« Une grosse chienne de la maison, et qui était pleine, entra dans la salle où ils se promenaient, vint caresser le P. Malebranche et se rouler à ses pieds. Après quelques mouvements inutiles pour la chasser, le philosophe lui donna un coup de pied, qui fit jeter à la chienne un cri de douleur et à Monsieur de Fontenelle un cri de compassion. Eh ! Quoi, lui dit froidement le Père Malebranche, ne savez-vous pas que cela ne sent point ? »

2^e extrait – Vers 58 à 81

« Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur.
 Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
 (60) J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.
 Or vous savez, Iris, de certaine science,
 Que, quand la bête penserait,
 La bête ne réfléchirait
 Sur l'objet ni sur sa pensée.
 Descartes va plus loin, et soutient nettement
 Qu'elle ne pense nullement.
 Vous n'êtes point embarrassée
 De le croire, ni moi. Cependant, quand aux bois
 Le bruit des cors, celui des voix,
 (70) N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
 Qu'en vain elle a mis ses efforts
 A confondre et brouiller la voie,
 L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, et de dix cors,
 En suppose un plus jeune, et l'oblige par force
 A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
 Que de raisonnements pour conserver ses jours !
 Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
 Et le change, et cent stratagèmes
 Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !
 (80) On le déchire après sa mort ;
 Ce sont tous ses honneurs suprêmes. »

Nous sommes toujours dans la partie de la Fable où La Fontaine expose la thèse cartésienne.

Pour la première fois dans la fable, il est question de l'homme par rapport à l'animal, et directement à la première personne :

« J'ai le don de penser ; et je sais que je pense ».

- Pourquoi la pensée est-elle qualifiée de don ?
- Quelle distinction y a-t-il entre « penser » et « savoir que l'on pense » ?

Ce passage est intéressant car on peut y constater que la position de La Fontaine est plus subtile et complexe qu'il n'y paraît au premier abord. En effet, il ne s'agit pas d'une opposition frontale et sans nuance à Descartes, puisqu'au début de ce passage, la Fontaine reconnaît que l'animal n'accède pas au niveau de la pensée réfléchie (ou réflexive).

- Sur quel point La Fontaine peut-il être d'accord avec Descartes ?

Sur quel point par contre refuse-t-il de le suivre ?

La Fontaine est d'accord pour reconnaître que les animaux ne se hissent pas au niveau de pensée dont l'homme est capable, à savoir la pensée qui se prend elle-même pour objet.

Mais là où il critique Descartes, c'est sur son excès : il va « plus loin », et on comprend que pour La Fontaine, il va trop loin. Pour Descartes, la bête « ne pense nullement », dans une logique du « tout ou rien » qui manque clairement de nuance aux yeux du poète.

On pressent donc ici l'enjeu :

- Descartes pose une différence de nature entre l'animal et l'homme : l'homme pense, la bête « nullement ».
- La Fontaine, lui, se dirige vers une différence de degré : l'animal pense, mais moins et moins bien que l'homme (ce qu'il continuera d'argumenter dans la suite de la fable).
- En quoi le « **cependant** » du vers 68 est-il un connecteur important à relever dans l'argumentation ?

Désormais, La Fontaine va mettre à l'épreuve la thèse cartésienne des animaux-machines, en la confrontant à plusieurs récits. Le 1^{er} est ici celui d'un « vieux Cerf » qui, alors qu'il est traqué par les chasseurs, va s'arranger pour qu'un plus jeune périsse à sa place.

- Quelle idée La Fontaine veut-il défendre à travers l'exemple du Cerf ?

« raisonnements », « malice », « tours », « cent stratagèmes / Dignes des plus grands chefs »

- ⇒ Tout ce vocabulaire vise à montrer, contre Descartes, que l'animal est capable de penser, la pensée étant ici incarnée dans la mise au point d'une ruse.

L'exemple se veut la preuve que l'animal est capable d'élaborer une stratégie complexe afin de sauver sa vie.

Le fait que ce soit un « vieux Cerf » souligne par ailleurs le rôle de l'expérience dans cette forme d'intelligence.

- « dignes d'un meilleur sort ! » : que reproche La Fontaine à la façon dont les hommes traitent le Cerf ?

On voit ici que l'un des problèmes de la thèse cartésienne de l'animal – machine tient aux implications qui en découlent dans le domaine pratique, dans notre façon de traiter l'animal.

Il sera possible ici de réfléchir avec les élèves à ce que pourrait être un meilleur traitement de l'animal, un traitement « digne » : quel respect devons-nous à l'animal ?

Piste possible : documentaire « L'animal machine » de Bernard Bloch

Extrait du dossier de presse :

« Animal Machine » raconte l'histoire de la vache Holstein, surnommée « la pisseuse de lait », tant la zootechnie, la science de l'élevage, l'a rendue productive. En quelques décennies, son rendement laitier a été multiplié par quatre ! A travers son parcours, se raconte la transformation d'un élevage, devenu dans bon nombre de pays avancés, production industrielle. Les mutations de la vache liées à la production interrogent notre monde en crise. La course au gigantisme de l'agro business, porteuse de désastres écologiques, face, par exemple, au système herbager promu par un éleveur breton contribue à alimenter le débat. Le documentaire « Animal Machine » questionne l'alliance entre science et industrie face à cette nécessité qu'il y a à « nourrir le monde ». Avec l'historien Eric Baratay, le généticien Jacques Testart, les chercheurs de l'INRA, les chercheurs de la multinationale In Vitro Brazil, les éleveurs de France et du Brésil, le corps de l'emblématique noire et blanche est mis à la question.

DIFFUSION : France 5 dans l' « Empire des sciences » ; Société Radio Canada, RSI (Suisse) Festivals de l'environnement et du Film scientifique de Bruxelles 2015, Paris Science 2016 En association avec France 5 Coproduction CNRS Images avec la participation du CNC, de la Procirep Angoa

ANIMAL MACHINE



**Un documentaire 52'
de Bernard Bloch**

DIFFUSION : France 5 dans l' « Empire des sciences » ; Société Radio Canada, RSI (Suisse)

Festivals de l'environnement et du Film scientifique de Bruxelles 2015, Paris Science 2016

En association avec France 5
Coproduction CNRS Images avec la participation du CNC, de la Procirep Angoa



www.oilsauvage.com

« Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
Rendre Homère. Ah s'il le rendait,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure !
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?
(140) Ce que j'ai déjà dit, qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;
Que la mémoire est corporelle,
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
(150) Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement,
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine ;
Je sens en moi certain agent ;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
(160) De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il ?
C'est là le point : je vois l'outil
Obéir à la main ; mais la main, qui la guide ?
Eh ! qui guide les Cieux et leur course rapide ?
Quelque Ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts :
L'impression se fait. Le moyen, je l'ignore :
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
(170) Descartes l'ignorait encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux.
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante, après tout, n'a point. »

Contexte : « leurs combats » fait référence au 4^e exemple pris par La Fontaine pour prouver l'intelligence des bêtes.
(exemple des Renards qui se feraient la guerre)

Au début de cet extrait, La Fontaine souhaiterait que Descartes puisse revenir parmi les vivants afin de répondre à ses exemples.

- Pourquoi Descartes est-il présenté ici comme « le rival d'Epicure » ?

Contexte d'un certain renouveau de l'épicurisme au 17^e siècle, La Fontaine ayant été influencé en particulier par la philosophie de Gassendi.

Même si Descartes n'est plus, la lecture de ses œuvres permet néanmoins à La Fontaine d'imaginer ce qu'il répondrait (la lecture des grands penseurs est donc une forme de dialogue avec leur pensée, exercice auquel se livre ici La Fontaine)

Remarque : il est intéressant de noter que La Fontaine ne se fait pas d'illusion. Il ne pense pas que ses exemples soient à même d'infléchir la position de Descartes. On a d'ailleurs pu noter dans les extraits de Descartes qu'il avait déjà lui-même largement anticipé les objections qu'on ne manquerait pas de lui faire.

Retour sur la thèse cartésienne après les 4 récits d'animaux.

- Pour Descartes, la mémoire des animaux est « corporelle »

On relèvera l'utilisation de termes soulignant la régularité du comportement des bêtes : « même chemin », « pareillement », « même événement »

- ⇒ à la façon des aiguilles de la montre, il n'y a donc pas de surprise dans leur comportement, qui emprunte toujours les mêmes voies.

(on pourra ici poser la définition de l'instinct comme comportement automatique et stéréotypé - le terme étant d'ailleurs utilisé au vers 154)

- Puis théorie de l'homme : « Nous agissons tout autrement »

La Fontaine a donc bien compris que l'essentiel pour Descartes est de distinguer nettement l'animal de l'homme, de ne laisser aucune proximité s'installer car l'homme seul est doté d'une âme entièrement immatérielle qui lui permet de penser.

- ⇒ Enjeu du DUALISME

- Mais cela permet à La Fontaine de rappeler la difficulté du dualisme cartésien : comment l'âme (immatérielle) peut-elle agir sur le corps ?
Comment l'esprit peut-il guider la main ?

« Le moyen, je l'ignore :

On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;

Et, s'il faut en parler avec sincérité,

(170) Descartes l'ignorait encore. »

La Fontaine donne ici une leçon d'humilité : il ne faut pas affirmer plus que l'on ne sait, et l'homme est à beaucoup d'égards une énigme.

4^e et dernier extrait : vers 197 à 237 (fin de la fable)

« Qu'on m'aïlle soutenir après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit.
Pour moi si j'en étais le maître,
(200) Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserais (3) un morceau de matière,
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
(210) Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu : car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme en s'épurant peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée, et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un Singe jamais fit le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort :
(220) Nous aurions un double trésor ;
L'un cette âme pareille en tout-tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux ;
L'autre encore une autre âme, entre nous et les anges
Commune en un certain degré
Et ce trésor à part créé
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
Entrerait dans un point sans en être pressé,
Ne finirait jamais quoique ayant commencé :
(230) Choses réelles quoique étranges.
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du Ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière ;
L'organe étant plus fort, la raison percerait
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperait
L'autre âme imparfaite et grossière. »

Contexte :

« après un tel récit » il s'agit de la fable «LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF »



- Pourquoi La Fontaine compare-t-il les animaux à de jeunes enfants ?

L'enfant tient une place particulière dans les débats sur la place de l'animal par rapport à l'homme. Ses facultés encore en puissance le rendent à certains égards inférieur à d'autres animaux en termes d'intelligence (on trouve d'ailleurs chez Bentham² et aujourd'hui chez Peter Singer et d'autres antispécistes des arguments similaires, par exemple dans la comparaison entre la situation des grands singes et des enfants de deux ou trois ans).

- Relevez les formulations qui montrent que le poète adopte ici la position d'un démiurge.

« Je leur en donnerais » / « J'attribuerais » / « Je subtiliserais » / « Je rendrais mon ouvrage »

⇒ En quoi cela sert-il l'argumentation de La Fontaine d'adopter une telle posture ?

- Quelle conception de l'âme défend ici La Fontaine ?
(en particulier distinction entre une âme immatérielle et une âme matérielle)
(+ comparaison de l'âme avec une flamme)
- En quoi cela le rend-il plus proche d'Epicure que de Descartes ?
- Pourquoi comparer la raison à une lumière ?

² « Mais un cheval ou un chien adultes sont des animaux incomparablement plus rationnels, et aussi plus causants, qu'un enfant d'un jour, ou d'une semaine, ou même d'un mois. Mais s'ils ne l'étaient pas, qu'est-ce que cela changerait ? La question n'est pas : Peuvent-ils raisonner ? ni : Peuvent-ils parler ? mais : Peuvent-ils souffrir ? »

- En quoi peut-on dire que la fin de la fable vise à construire un compromis raisonnable dans le rapport entre l'homme et l'animal ?

Il s'agit pour La Fontaine d'éviter 2 excès :

- Dire que l'animal n'a aucune pensée
- Accorder à l'animal autant de raisonnement qu'à l'homme

« J'attribuerais à l'animal
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort »

Entre les deux, La Fontaine construit une hiérarchie sur fond de continuité ; cette continuité graduée doit nous inviter à regarder l'animal avec moins de distance et plus de respect.

- ⇒ Pour le fabuliste, la rupture instaurée par le dualisme cartésien contredit l'expérience : il faut au contraire suivre le poète dans l'attention qu'il porte aux transitions et aux liaisons.

A la séparation tranchée entre l'homme et l'animal, le fabuliste veut substituer ce qui est de l'ordre de la fluctuation, du moins humain au plus humain.

Car l'homme aussi est parfois capable de comportements mécaniques, bien plus que la bête.

En témoigne la fable 14 du livre VIII, « Les Obsèques de la lionne », où La Fontaine écrit à propos des personnages de la Cour :

« C'est bien là que les gens sont de simples ressorts ».

Prolongement de la réflexion : la continuité animal / homme au cœur de la théorie de l'évolution de Darwin

Texte complémentaire :

Freud, *Une difficulté de la psychanalyse*, 1917

« a) L'homme croyait au début de ses recherches, que son lieu de résidence, la Terre, se trouvait immobile au centre de l'univers, tandis que le Soleil, la Lune et les planètes se mouvaient autour de la Terre suivant des trajectoires circulaires. Ce faisant, il suivait sur un mode naïf l'impression de ses perceptions sensorielles, car il ne sent pas que la terre se meut, et, où qu'il puisse promener librement son regard autour de lui, il se trouva au centre d'un cercle qui circonscrit le monde extérieur. La position centrale de la Terre lui garantissait qu'elle avait dans l'univers un rôle dominant, et cela lui paraissait bien s'accorder avec son penchant à se ressentir comme le maître de ce monde.

La destruction de cette illusion narcissique se rattache pour nous au nom et à l'œuvre de Nicolas Copernic au XVI^e siècle. Longtemps avant lui, les pythagoriciens avaient douté de la position privilégiée de la Terre, et Aristarque de Samos avait énoncé au III^e siècle avant Jésus-Christ que la Terre était bien plus petite que le Soleil et qu'elle se mouvait autour de ce corps céleste. Même la grande découverte de Copernic avait donc déjà été faite avant lui. Mais lorsqu'elle fut reconnue de manière universelle, l'amour-propre humain avait subi là sa première vexation, la vexation *cosmologique*.

b) Au cours de son évolution culturelle, l'homme s'érigea en maître de ses co-créatures animales. Mais non content de cette hégémonie, il se mit à creuser un fossé entre leur essence et la sienne. Il leur dénia la raison et s'attribua une âme immortelle, alléguant une origine divine élevée, qui permit de rompre le lien de communauté avec le monde animal. Il est remarquable que cette outrecuidance soit encore étrangère au petit enfant de même qu'à l'homme primitif et préhistorique. Elle est le résultat d'une évolution ultérieure prétentieuse. Au stade du totémisme, le primitif ne trouvait pas choquant de faire descendre sa lignée d'un ancêtre animal. Le mythe, qui renferme la cristallisation de cet antique mode de pensée, fait endosser aux dieux la forme d'animaux, et l'art des premiers temps façonne les dieux avec des têtes d'animaux. L'enfant ne ressent pas de différence entre sa propre essence et celle de l'animal ; dans le conte, il fait penser et parler les animaux sans s'étonner ; il déplace un affect d'angoisse qui vise le père

humain sur un chien ou sur un cheval, sans intention de rabaisser par là son père. C'est seulement lorsqu'il sera devenu adulte qu'il se sentira si étranger à l'animal qu'il pourra injurier l'homme en invoquant le nom de l'animal.

Nous savons tous que les recherches de Charles Darwin, de ses collaborateurs et de ses précurseurs, ont mis fin il y a un peu plus d'un demi-siècle à cette présomption de l'homme. L'homme n'est rien d'autre ni rien de mieux que les animaux, il est lui-même issu de la série animale, apparenté de près à certaines espèces, de plus loin à d'autres. Ses acquisitions ultérieures ne sont pas parvenues à effacer les témoignages de cette équivalence, présents tant dans son anatomie que dans ses dispositions psychiques. Or c'est là la deuxième vexation pour le narcissisme humain, la vexation *biologique*. »

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE

Iris, je vous louerais, il n'est que trop aisé ;
 Mais vous avez cent fois notre encens refusé,
 En cela peu semblable au reste des mortelles,
 Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
 Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
 Je ne les blâme point, je souffre cette humeur ;
 Elle est commune aux Dieux, aux Monarques, aux Belles.
 Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
 Le Nectar que l'on sert au maître du Tonnerre,
 (10) Et dont nous enivrons tous les Dieux de la terre,
 C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
 D'autres propos chez vous récompensent ce point,
 Propos, agréables commerces,
 Où le hasard fournit cent matières diverses :
 Jusque-là qu'en votre entretien
 La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
 Laissons le monde et sa croyance.
 La bagatelle, la science,
 Les chimères, le rien, tout est bon. Je soutiens
 (20) Qu'il faut de tout aux entretiens :
 C'est un parterre, où Flore épand ses biens ;
 Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repose,
 Et fait du miel de toute chose.

**Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
 Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits
 De certaine Philosophie
 Subtile, engageante, et hardie.
 On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
 Ouï parler ? Ils disent donc
 (30) Que la bête est une machine ;
 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
 Nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps.
 Telle est la montre qui chemine,
 A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
 Ouvrez-la, lisez dans son sein ;
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.
 La première y meut la seconde,
 Une troisième suit, elle sonne à la fin.
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle :
 (40) L'objet la frappe en un endroit ;
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
 Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
 L'impression se fait, mais comment se fait-elle ?
 Selon eux, par nécessité,
 Sans passion, sans volonté.
 L'animal se sent agité**

Plan :

Vers.1-23 : Eloge à Mme de La Sablière

(ici nommée Iris : La Fontaine divinise le nom de son hôtesse, témoignage d'admiration et de reconnaissance pour sa protectrice)

Vers 24-68 : présentation de la thèse cartésienne de l'animal - machine

Rappel de l'enjeu de la position de Descartes :

toutes les fonctions qui n'exigent pas la conscience et la réflexion se réduisent à un simple mécanisme.

⇒ Animaux réduits aux seules lois du mécanisme physique qui régissent la substance étendue.

**De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
(50) Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela ; ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose ;
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les Païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur.
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
(60) J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.
**Or vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.**
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire, ni moi. **Cependant**, quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
(70) N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige par force
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !
(80) On le déchire après sa mort ;
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.**

Quand la Perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le Chasseur, et le Chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
Et puis, quand le Chasseur croit que son Chien la pille,
(90) Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'Homme, qui confus, des yeux en vain la suit.
Non loin du Nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent ainsi qu'aux premiers temps
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains ; car quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
(100) L'édifice résiste, et dure en son entier ;
Après un lit de bois, est un lit de mortier.
Chaque Castor agit ; commune en est la tâche ;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.
Maint maître d'oeuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,

Attention au doublement du « Voici » : La Fontaine a retardé l'exposé de la pensée de Descartes en insérant une remarque qui est une objection.

On voit ici que la position de La Fontaine est subtile et complexe : il accorde à Descartes que les animaux n'ont pas la pensée réflexive (la pensée qui se prend elle-même pour objet)

68-139 : Objections de La Fontaine

⇒ Rôle crucial du connecteur
« cependant » : La Fontaine met la théorie cartésienne à l'épreuve des faits, qui vont venir contester la validité des thèses précédemment exposées.

1^{er} récit : le cerf

2^e récit : la perdrix

3^e récit : les castors

⇒ On note ici une inversion de la hiérarchie homme / animal

(effet de surprise car on s'attend à ce que les « habitants (...) dans une ignorance profonde » soient les animaux, non les humains)

(110) Fruit de leur art, savant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

**Que ces Castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire ;**

Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,
Que je tiens d'un Roi plein de gloire.

Le défenseur du Nord vous sera mon garant ;

Je vais citer un prince aimé de la victoire ;

(120) Son nom seul est un mur à l'empire Ottoman ;

C'est le Roi polonais. Jamais un Roi ne ment.

Il dit donc que, sur sa frontière,

Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :

Le sang qui se transmet des pères aux enfants

En renouvelle la matière.

Ces animaux, dit-il, sont germains du Renard,

Jamais la guerre avec tant d'art

Ne s'est faite parmi les hommes,

Non pas même au siècle où nous sommes.

(130) Corps de garde avancé, vedettes, espions,

Embuscades, partis, et mille inventions

D'une pernicieuse et maudite science,

Fille du Styx, et mère des héros,

Exercent de ces animaux

Le bon sens et l'expérience.

Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait

Rendre Homère. Ah s'il le rendait,

Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure !

Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?

(140) Ce que j'ai déjà dit, **qu'aux bêtes la nature**

Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;

Que la mémoire est corporelle,

Et que, pour en venir aux exemples divers

Que j'ai mis en jour dans ces vers,

L'animal n'a besoin que d'elle.

L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin

Chercher, par le même chemin,

L'image auparavant tracée,

Qui sur les mêmes pas revient pareillement,

(150) **Sans le secours de la pensée,**

Causer un même événement.

Nous agissons tout autrement,

La volonté nous détermine,

Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine ;

Je sens en moi certain agent ;

Tout obéit dans ma machine

A ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,

Se conçoit mieux que le corps même :

(160) De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.

Mais comment le corps l'entend-il ?

C'est là le point : je vois l'outil

Obéir à la main ; mais la main, qui la guide ?

Eh ! qui guide les Cieux et leur course rapide ?

Quelque Ange est attaché peut-être à ces grands corps.

Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts :

L'impression se fait. Le moyen, je l'ignore :

On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;

Et, s'il faut en parler avec sincérité,

(170) **Descartes l'ignorait encore.**

Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux.

4^e récit : les boubaks

140-178 : Retour à la thèse
cartésienne

- Les animaux possèdent une mémoire corporelle, moteur de toutes leurs actions
- Théorie de l'homme doté d'une âme immatérielle qui nous rend capable de penser

Limites de la philosophie de Descartes : l'épineux problème de la rencontre entre l'âme et le corps

Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante, après tout, n'a point.
Cependant la plante respire :
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'OEUF

Deux Rats cherchaient leur vie ; ils trouvèrent un Oeuf.

(180) Le dîné suffisait à gens de cette espèce !

Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un Boeuf.

Pleins d'appétit, et d'allégresse,

Ils allaient de leur oeuf manger chacun sa part,

Quand un Quidam (1) parut. C'était maître Renard ;

Rencontre incommode et fâcheuse.

Car comment sauver l'Oeuf ? Le bien emballer,

Puis des pieds de devant ensemble le porter,

Ou le rouler, ou le traîner,

C'était chose impossible autant que hasardeuse.

(190) Nécessité l'ingénieuse

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvaient gagner leur habitation,

L'écornifleur (2) étant à demi-quart de lieue,

L'un se mit sur le dos, prit l'Oeuf entre ses bras,

Puis, malgré quelques heurts, et quelques mauvais pas,

L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aïlle soutenir après un tel récit,

Que les bêtes n'ont point d'esprit.

Pour moi si j'en étais le maître,

(200) Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.

Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?

Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.

Par un exemple tout égal,

J'attribuerais à l'animal

Non point une raison selon notre manière,

Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :

Je subtiliserais (3) un morceau de matière,

Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,

Quintessence d'atome, extrait de la lumière,

(210) Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor

Que le feu : car enfin, si le bois fait la flamme,

La flamme en s'épurant peut-elle pas de l'âme

Nous donner quelque idée, et sort-il pas de l'or

Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage

Capable de sentir, juger, rien davantage,

Et juger imparfaitement,

Sans qu'un Singe jamais fit le moindre argument.

A l'égard de nous autres hommes,

Je ferais notre lot infiniment plus fort :

(220) **Nous aurions un double trésor ;**

L'un cette âme pareille en tout-tant que nous sommes,

Sages, fous, enfants, idiots,

Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux ;

L'autre encore une autre âme, entre nous et les anges

Commune en un certain degré

Et ce trésor à part créé

Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,

Entrerait dans un point sans en être pressé,

Ne finirait jamais quoique ayant commencé :

(230) **Choses réelles quoique étranges.**

Appel à la modestie

179-198 : Les deux rats, le Renard et l'Oeuf

199-237 : Théorie de La Fontaine sur *l'intelligence et l'âme des animaux*, sur "*les deux âmes*" de l'homme

Le poète se comporte en demiurge fictif, sorte de nouveau Prométhée rêvant qu'il façonne les âmes et les êtres.

Influence de la philosophie de Gassendi, par l'intermédiaire de son ami Bernier

Distinction entre :

- Une âme commune aux hommes et aux bêtes
- Une « autre âme » que l'homme possède en propre

<p>Tant que l'enfance durerait, Cette fille du Ciel en nous ne paraîtrait Qu'une tendre et faible lumière ; L'organe étant plus fort, la raison percerait Les ténèbres de la matière, Qui toujours envelopperait L'autre âme imparfaite et grossière.</p>	
--	--

Texte supplémentaire :

« Et je m'étais ici particulièrement arrêté à faire voir que, s'il y avait de telles machines, qui eussent les organes et la figure d'un singe, ou de quelque autre animal sans raison, nous n'aurions aucun moyen pour reconnaître qu'elles ne seraient pas en tout de même nature que ces animaux; au lieu que, s'il y en avait qui eussent la ressemblance de nos corps et imitassent autant nos actions que moralement il serait possible, nous aurions toujours deux moyens très certains pour reconnaître qu'elles ne seraient point pour cela de vrais hommes. Dont le premier est que jamais elles ne pourraient user de paroles, ni d'autres signes en les composant, comme nous faisons pour déclarer aux autres nos pensées. Car on peut bien concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle profère des paroles, et même qu'elle en profère quelques-unes à propos des actions corporelles qui causeront quelque changement en ses organes : comme, si on la touche en quelque endroit, qu'elle demande ce qu'on lui veut dire; si en un autre, qu'elle crie qu'on lui fait mal, et choses semblables; mais non pas qu'elle les arrange diversement, pour répondre au sens de tout ce qui se dira en sa présence, ainsi que les hommes les plus hébétés peuvent faire. Et le second est que, bien qu'elles fissent plusieurs choses aussi bien, ou peut-être mieux qu'aucun de nous, elles manqueraient infailliblement en quelques autres, par lesquelles on découvrirait qu'elles n'agiraient pas par connaissance, mais seulement par la disposition de leurs organes. Car, au lieu que la raison est un instrument universel, qui peut servir en toutes sortes de rencontres, ces organes ont besoin de quelque particulière disposition pour chaque action particulière ; d'où vient qu'il est moralement impossible qu'il y en ait assez de divers en une machine pour la faire agir en toutes les occurrences de la vie, de même façon que notre raison nous fait agir. Or, par ces deux mêmes moyens, on peut aussi connaître la différence qui est entre les hommes et les bêtes. Car c'est une chose bien remarquable, qu'il n'y a point d'hommes si hébétés et si stupides, sans en excepter même les insensés, qu'ils ne soient capables d'arranger ensemble diverses paroles, et d'en composer un discours par lequel ils fassent entendre leurs pensées ; et qu'au contraire, il n'y a point d'autre animal, tant parlait et tant heureusement né qu'il puisse être, qui fasse le semblable. Ce qui n'arrive pas de ce qu'ils ont faute d'organes, car on voit que les pies et les, perroquets peuvent proférer des paroles ainsi que nous, et toutefois ne peuvent parler ainsi que nous, c'est-à-dire en témoignant qu'ils pensent ce qu'ils disent; au lieu que les hommes qui, étant nés sourds et muets, sont privés des organes qui servent aux autres pour parler, autant ou plus que les bêtes, ont coutume d'inventer d'eux-mêmes quelques signes, par lesquels ils se font entendre à ceux qui, étant ordinairement avec eux, ont loisir d'apprendre leur langue. Et ceci ne témoigne pas seulement que les bêtes ont moins de raison que les hommes, mais qu'elles n'en ont point du tout. Car on voit qu'il n'en faut que fort peu pour savoir parler ; et d'autant qu'on remarque de l'inégalité entre les animaux d'une même espèce, aussi bien qu'entre les hommes, et que les uns sont plus aisés à dresser que les autres, il n'est pas croyable qu'un singe ou un perroquet, qui serait des plus parfaits de son espèce, n'égalât en cela un enfant des plus stupides, ou du moins un enfant qui aurait le cerveau troublé, si leur âme n'était d'une nature du tout différente de la nôtre. Et on ne doit pas confondre les paroles avec les mouvements naturels, qui témoignent les passions, et peuvent être imités par des machines aussi bien que par les animaux ; ni penser, comme quelques anciens, que les bêtes parlent, bien que nous n'entendions pas leur langage : car s'il était vrai, puisqu'elles ont plusieurs organes qui se rapportent aux nôtres, elles pourraient aussi bien se faire entendre à nous qu'à leurs semblables. C'est aussi une chose fort remarquable que, bien qu'il y ait plusieurs animaux qui témoignent plus d'industrie que nous en quelques-unes de leurs actions, on voit toutefois que les mêmes n'en témoignent point du tout en beaucoup d'autres : de façon que ce qu'ils font mieux que nous ne prouve pas qu'ils ont de l'esprit; car, à ce compte, ils en auraient plus qu'aucun de nous et feraient mieux en toute chose; mais plutôt qu'ils n'en ont point, et que c'est la Nature qui agit en eux, selon la disposition de leurs organes : ainsi qu'on voit qu'une horloge, qui n'est composée que de roues et de ressorts, peut compter les heures, et mesurer le temps, plus justement que nous avec toute notre prudence. J'avais décrit, après cela, l'âme raisonnable, et fait voir qu'elle ne peut aucunement être tirée de la puissance de la matière, ainsi que les autres choses dont j'avais parlé, mais qu'elle doit expressément être créée; et comment il ne suffit pas qu'elle soit logée dans le corps humain, ainsi qu'un pilote en son navire, sinon peut-être pour mouvoir ses membres, mais qu'il est besoin qu'elle soit jointe et unie plus étroitement avec lui pour avoir, outre cela, des sentiments et des appétits semblables aux nôtres, et ainsi composer un vrai homme. Au reste, je me suis ici un peu étendu sur le sujet de l'âme, à cause qu'il est des plus importants; car, après l'erreur de ceux qui nient Dieu, laquelle je pense avoir ci-dessus assez réfutée, il n'y en a point qui éloigne plutôt les esprits faibles du droit chemin de la vertu, que d'imaginer que l'âme des bêtes soit de même nature que la nôtre, et que, par conséquent, nous n'avons rien à craindre, ni à

espérer, après cette vie, non plus que les mouches et les fourmis; au lieu que, lorsqu'on sait combien elles diffèrent, on comprend beaucoup mieux les raisons, qui prouvent que la nôtre est d'une nature entièrement indépendante du corps et, par conséquent, qu'elle n'est point sujette à mourir avec lui; puis, d'autant qu'on ne voit point d'autres causes qui la détruisent, on est naturellement porté à juger de là qu'elle est immortelle. »

DESCARTES, *Discours de la méthode*, 5^e partie (extrait)